REVUE ANNUELLE DE LITTÉRATURE FRANCOPHONE
Littéraport
2025 • № 12

Jean-Hugues Bita'a Menye
Université de l'Arkansas, Fayetteville

Émancipation et rébellion dans les romans noirs de Mongo Beti

Emancipation and rebellion in Cameroonian noir *fiction: case study of Mongo Beti*

Abstract : The following essay discusses emancipation and rebellion in Cameroonian *noir*, through an analysis of Mongo Beti's last two works. A sub-genre of crime fiction launched in France during World War II by Léo Malet, *noir* espouses a political agenda and a strong desire for literary and cultural emancipation that constitute its trademark. Other literary figures such as Chester Himes will maintain this political orientation through the denunciation of racial discrimination. In his two last novels, we argue that Mongo Beti relies on *noir* to further his consistent denunciation of corruption and violence in postcolonial Cameroon. In addition, the novelist embraces a literary style that, through ridicule and realism, restores human dignity.

Keywords : noir, detective fiction, emancipation, violence, Mongo Beti.

Introduction

L'émancipation des peuples africains, à la fois politique, économique et culturelle, constitue la pierre angulaire de l'œuvre de Mongo Beti. Que ce soit à travers ses romans, ses essais, ou ses articles, sa revue *Peuples noirs – Peuples africains*, ou ses nombreuses prises de position, l'écrivain camerounais a posé les jalons d'une littérature axée sur la reconnaissance des identités africaines à travers l'écriture. Des jalons sur lesquelles les critiques offrent des opinions diverses. Richard Bjornson voit en son écriture une geste révolutionnaire destiné à poser les fondations d'une

analyse rationnelle de l'Afrique contemporaine dans son contexte socio-historique[1]. Ambroise Kom suggère que son œuvre expose « les difficultés d'inscription de son coin de pays et de l'Afrique en général dans la modernité »[2]. Dans le même axe de réflexion, Adama Samaké suggère que la question des identités minoritaires est un axe essentiel de l'écriture de Mongo Beti[3]. Mohamed Aït-Aarab, en plus de l'importance de la question des peuples africains, y voit surtout une volonté inébranlable de défendre la dignité humaine[4]. Mongo Beti apparait comme un écrivain avec un agenda politique résolument révolutionnaire. De sa critique du colonialisme et de ses effets dévastateurs dans son essai *Main basse sur le Cameroun* (1972), il en ressort un programme politique clair : inspirer une émancipation des peuples africains à travers une écriture engagée et en constante évolution. Cette trame idéologique jalonne la révolution stylistique initiée dans *Trop de soleil tue l'amour* (1999) et *Branle-bas en noir et blanc* (2000). Cet essai va démontrer comment le choix du roman *noir* par Mongo Beti s'inscrit dans la volonté de ce dernier de s'émanciper des canons de l'art romanesque traditionnel. Cette émancipation traduit la volonté de l'écrivain de se rapprocher de son peuple, d'embrasser ses réalités, tout en maintenant son ancrage idéologique et son message de lutte pour la liberté et la dignité.

Cette étude se donne pour mission d'analyser comment les deux derniers romans de Mongo Beti, publiés à un moment charnière de la vie de l'écrivain camerounais mais aussi de son pays, suivent les jalons posés par Léo Malet, le fondateur du *noir* français. Si le genre né pendant la Seconde Guerre Mondiale se veut un symbole de résistance, il devient, sous la plume de Mongo Beti, un outil efficace pour marteler de manière constante son message de résistance et de réveil des peuples africains.

Noir et émancipation du roman policier traditionnel

Historiquement, le *noir* nait en 1943 avec la publication du roman *120, Rue de la gare* de Léo Malet. Dans sa brève biographie de l'écrivain français, Michelle Emanuel évalue l'impact de la création de Nestor Burma, le héros de Malet, à deux niveaux essentiels. Premièrement, Malet crée un personnage né durant l'Occupation nazie, symbole de résistance. Cette résistance fait aussi référence à la volonté des écrivains de romans policiers de se démarquer de leurs homologues américains dont les productions sont régulièrement traduites et publiées sous le manteau pendant l'Occupation. Autant Nestor Burma, détective luttant contre le crime et la corruption

[1] R. Bjornson, *The African quest for freedom and identity: Cameroonian writing and the national experience,* Bloomington, Indiana University Press, 1991, p. 326.

[2] A. Kom, *Mongo Beti parle,* Bayreuth, Eckhard Breitinger, 2002, p. 21.

[3] A. Samaké, *Roman africain et idéologie : l'identité dans le jeu scripturaire de Mongo Beti*, Paris, Éditions Complicités, 2019, p, 12.

[4] M. Aït-Aarab, *Mongo Beti: un écrivain engagé*. Paris, Karthala, 2013, p. 14.

au sein de la police, en appelle à l'esprit de lutte, à la culture française assiégée ; autant les romans de Malet se veulent l'expression d'un style nouveau, inspiré de la révolution surréaliste et nourrie par les années de lutte contre la terreur nazie[5]. Le côté anarchiste du personnage de Nestor Burma, victime comme son créateur de la persécution allemande, renforce justement le message d'un genre qui cherche essentiellement à s'émanciper de la tradition du genre policier[6].

En effet, le roman *noir* échappe à la typologie du roman à énigme tel qu'établi par Tzvetan Todorov dans sa « Typologie du roman policier ». Todorov conçoit le roman policier ou par énigme comme un pur produit de la littérature pour les masses, comme un genre dont la classification se résumé à quelques éléments stylistiques connus : un crime, un suspect, un détective et une énigme à résoudre. Pour le critique français, la différence entre le roman policier traditionnel et le roman noir réside dans l'effacement progressif de l'histoire du crime au profit d'une focalisation sur l'enquête : « Cette seconde histoire, l'histoire de l'enquête, jouit [...] d'un statut particulier. [...] elle consiste, en somme, à expliquer comment ce récit même peut avoir lieu, comment ce livre même a pu être écrit. [...] la seconde histoire est non seulement censée tenir compte de la réalité du livre mais elle est précisément l'histoire de ce livre même »[7]. Là où Todorov voit une évolution de style (son analyse s'appuie sur les romans *hardboiled* du début du siècle, importés en grande masse et traduits en français par des écrivains comme Malet justement), Emanuel perçoit dans le *noir* à la française une dimension identitaire et politique qui transcende la dynamique manichéenne entre crime et enquête, entre criminel et justicier.

Le roman *noir* français affiche clairement une volonté d'émancipation du genre populaire (le roman policier) auquel il est généralement assimilé. Pour Dominique Manotti, le *noir* propose un style qui va au-delà des stéréotypes de l'intrigue, et l'opposition manichéenne entre le criminel et le détective :

> Le roman policier baigne dans la psychologie, ou carrément dans la psychiatrie avec le personnage du tueur en série, qui est le nouvel archétype de cette littérature. Le roman « noir », lui, enracine les crimes dans les circonstances sociales dans lesquelles ils sont commis. Ce n'est plus l'individu seul qui est criminel, c'est le monde de souffrance, de misère, de violence et de corruption dans lequel nous vivons qui produit les individus criminels, ce monde que la loi et la justice recouvrent, sans l'organiser[8].

Le *noir,* et par extension le polar, s'écarte progressivement du crime, régulièrement perçu comme un rejet de l'ordre établi pour endosser une vision plus sociale, plus politique. Manotti adopte une perspective socialiste en considérant le crime comme la représentation d'un ordre fondamentalement inégal. De ce fait,

---

[5] M. Emanuel, *From Surrealism to less-exquisite cadavers: Leo Malet and the evolution of the French roman noir*, Amsterdam, Rodopi, 2006, pp. 22-27.

[6] *Ibid.,* pp. 175-176.

[7] T. Todorov, « Typologie du roman policier », [in] *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, 1997, p. 12.

[8] D. Manotti, « Roman noir », *Le Mouvement social,* n° 219/220, 2007, p. 107.

le détective n'est plus seulement le défenseur de l'ordre établi, mais beaucoup le protecteur d'une élite qui se refuse à exposer les inégalités sociales et une justice parfois inaccessible aux plus démunis. Jean Pons y voit un genre qui se démarque progressivement pour mener l'enquête sur la société et les nombreux mécanismes de manipulation de l'opinion publique. Le critique postule que le roman *noir* se veut une école de la suspicion. Cette suspicion s'appuie sur le fait divers comme le moteur d'une réflexion plus profonde, plus politique, plus engagée : « Le roman noir est une écriture engagée et offensive parce qu'en exhibant les mécanismes qui expliquent le pourquoi des choses et des actes, il dénonce les procédures du mensonge, d'aliénation et de violence qui quadrillent notre espace social »[9]. L'engagement du romancier se dévoile dans son aptitude à remettre en question les canons du roman policier et à adopter une posture politique qui vise à exposer les manquements sociaux de son temps. Dans cette optique, le *noir* devient un outil de questionnement ; l'énigme ne vise plus seulement à résoudre un crime mais plutôt à déconstruire les différents narratifs qui jalonnent toute communauté.

Au bout du compte, le roman *noir* français s'émancipe du policier traditionnel en, d'une part, rompant avec le paradigme manichéen opposant le criminel et le détective. D'autre part, le *noir* adopte un agenda gauchiste dont l'objectif affirmé est de remettre en question l'image d'une société conservatrice dans laquelle la question du crime n'échappe le champ de la justice et de la moralité. Dans cette vision d'un genre en constante fluctuation, Yves Reuter argue sur la capacité du genre à devenir une passerelle capable d'intégrer d'autres genres ou d'autres auteurs[10]. Même si son analyse se focalise sur le roman policier dans sa globalité, on peut néanmoins noter que le *noir* et son ancrage idéologique assumé s'inscrit dans cette logique d'intégrer une réflexion et une vision artistique et politique nouvelle.

Le roman noir de Mongo Beti et l'émancipation du romancier

Le choix de Mongo Beti d'écrire des romans policiers n'est pas surprenant si l'on tient compte de la variété de ses publications. Comme le souligne M. Aït-Aarab, l'écrivain a flirté avec le genre policier dès 1953[11]. L'artiste a pendant longtemps nourri une véritable passion pour Chester Himes, dont la série de romans consacrés aux détectives Ed Cerceuil Johnson et Fossoyeur Jones a longtemps servi de plateforme au romancier pour dénoncer le racisme, la ségrégation raciale et leur impact

[9] J. Pons, « Le Roman noir, littérature réelle », *Les Temps Modernes*, vol. 595, 1995, p. 9.

[10] Y. Reuter, « L'étrange disponibilité du roman policier », *Revue critique de fixxion française contemporaine*, n° 10, 2015, en ligne, https://doi.org/10.4000/fixxion.9984 (page consultée le 20 septembre 2025).

[11] M. Aït-Aarab, *op. cit.*, p. 303.

économique sur les communautés noires dans son Amérique natale. Les romans de Himes, subtil mélange d'intrigue policière et de dénonciation politique, constituent le modèle dont vont s'inspirer de nombreux écrivains de romans noirs français. Car, Aït-Aarab pense, « En multipliant les effets du réel, en ancrant les événements dans un contexte historique, social, politique, idéologique très précis le roman noir s'affiche comme une entreprise sérieuse de témoignages et de démystification reposant sur une parfaite connaissance des milieux décrits »[12].

On peut voir ici que l'attrait de Mongo Beti pour le roman *noir* transcende le choix esthétique. À travers les romans de Himes, c'est tout un programme politique et économique qui est déployé. L'écrivain américain décrit deux inspecteurs de police noirs en butte au racisme inné de l'institution qu'ils servent, tout en pointant du doigt le dilemme auquel ces derniers font face en tant que représentants d'un ordre chargé de mettre en pratique la ségrégation raciale. Il ressort des œuvres de Himes une idée de la dénonciation, mais aussi une profonde désillusion face à un mal très profond.

Le choix du roman *noir* par Mongo Beti suit aussi cette logique de la dénonciation et de la désillusion. En 1994, l'écrivain retourne dans son pays natal après plusieurs décennies d'exil en France. L'artiste se retrouve aussitôt confronté aux réalités d'un pays sous-développé et d'un pouvoir en place qui, malgré l'arrivée du multipartisme, ne souhaite pas réellement ouvrir le champ politique. Face à l'échec de ses nombreuses initiatives locales et le rejet de sa candidature lors des législatives de 1997, le romancier choisit de se retourner vers la plume et de reprendre le combat contre le néo-colonialisme. *Trop de soleil tue l'amour* (1999) et *Branle-bas en noir et blanc* (2000) racontent la déchéance de Zam, un journaliste d'investigation brillant, mais alcoolique, sur fond d'enquête visant à retrouver Bébète, sa compagne, qui a disparu. Si l'on se focalise sur le contexte historique, les deux romans sortent presque 10 ans après les premières élections pluralistes au Cameroun[13]. Le premier roman s'ouvre sur Zam qui traverse une profonde dépression à la découverte du vol de sa collection de jazz : « C'est tout cela, c'est en somme ma jeunesse que je viens de perdre, d'un seul coup virgule on a un seul jour point je suis dépossédé de ma jeunesse, à mon âge ! Étonnez-vous que je pète les plombs »[14]. Zam, journaliste au quotidien *Aujourd'hui la démocratie*, peut être vu comme un reflet de l'écrivain camerounais avec qui il partage beaucoup de points communs, notamment un attachement certain à la culture afro-américaine. En plus du vol de sa collection de disques de jazz, Zam se retrouve accusé de meurtre lorsque le cadavre d'un individu est retrouvé dans son appartement. Comme si cela ne suffisait pas, sa compagne Bébète disparait sans laisser de trace après une énième dispute. Le roman *noir* selon Mongo Beti se veut une plongée dans l'enfer postcolonial, dans son brutalisme[15] le plus essentiel, dans

[12] *Ibid*., pp. 304-305.

[13] Les élections presidentielles de 1992.

[14] M. Beti, *Trop de soleil tue l'amour,* Paris, Julliard, 1999, p. 9.

[15] J'emprunte le terme à Achille Mbembé dans son ouvrage du même nom, publié en 2020.

la misère contre laquelle les peuples africains doivent se battre chaque jour au nom de la survie.

La dépression et la désillusion ressentie par le romancier face à l'inertie administrative et la misère ambiante est aussi réelle dans *Branle-bas* : « […] on aperçoit des pingouins au statut mal assortis arpentant le trottoir ou trottinant sur les places par groupe de deux ou plus souvent de trois. […] Leurs manches sont grossièrement assorties sur des avant-bras médiocrement musculeux révélateurs de spécimens mal nourris »[16]. Si l'introduction du roman suggère un environnement dépressif, parfois absurde, il faut aussi y voir un héritage du roman *noir* traditionnel. En effet, l'intrigue de *120, Rue de la gare* s'ouvre dans un camp de prisonniers en Allemagne où Nestor Burma est détenu. Dans les deux cas, on est face à un environnement violent qui, d'une certaine manière, détermine le discours politique et idéologique de l'écrivain. Là où Malet se sert de son expérience de prisonnier politique pour ressusciter une identité nationale mise à mal par l'Occupation, Mongo Beti se sert de la postcolonie camerounaise pour marteler le même message qu'il défend depuis des années : celui de l'indépendance réelle du Cameroun.

L'émancipation des personnages de ses deux romans est un élément important dans l'écriture de Mongo Beti. Là où le journaliste Zam s'efface progressivement face aux nombreux dangers sur sa vie, son ami Eddie, l'avocat marron, se mue en détective déterminé à comprendre ce qui est arrivé à son ami et la compagne de ce dernier. Le narrateur présente le pseudo-avocat comme un touche-à-tout, un électron libre, un libertin aux mille facettes : « À vue d'œil comme ça, on pourrait croire que Eddy s'est fait détective privé par ludisme immature absurde à son âge, lui qui alignerait quarante-cinq balais au bas mot de quoi faire un assez joli cadavre déjà, sous nos cieux qu'attriste chaque matin le masque grimaçant du papa fouettard appelé sous-développement fois en fait il y avait de la prédisposition chez lui quand même »[17]. Dans cet extrait, le narrateur suppose qu'Eddie, pseudo-avocat reconverti après une expérience infructueuse à l'étranger, possède des aptitudes à la détection et au questionnement. En réalité, derrière une prédisposition latente se cache une volonté sans cesse martelée de questionner, de remettre en question dans un système qui limite toute forme d'expression et de réflexion. Eddie, par son profil et son accointance avec Zam, se veut un esprit libre, mais aussi un défenseur de la liberté par son besoin de comprendre ce qui arrive à son ami et de découvrir où se trouve sa compagne.

Eddie n'est pas d'ailleurs le seul personnage qui montre une évolution d'un texte à l'autre. Norbert, l'officier de police, adopte une posture qui tranche radicalement avec le rôle généralement assigné à l'institution qu'il est censé représenter. Norbert, que le narrateur surnomme « le flic amateur d'extras », affiche une attitude totalement axée sur la prévarication que sur la prévention ou la résolution des crimes.

[16] M. Beti, *Branle-bas en noir et blanc,* Paris, Julliard, 2000, p .8.

[17] *Ibid*., p. 167.

Une posture qu'il explique clairement à Eddie lorsque ce dernier lui demande de l'aider à retrouver Bébète :

> Dis, Eddie, fit le flic en baissant brusquement la voix, j'arrête, moi. Je te l'ai dit mille fois, c'est pour moi un manque à gagner quotidien de près de cent mille avec tes histoires à dormir debout. Ou alors il faut me trouver une compensation. Et puis un jour ils finiront par découvrir que je fais des enquêtes. Un policier qui enquête, c'est tout de suite Tcholliré ou Mantoum. Je te l'ai dit : un policier chez nous n'est pas censé faire des enquêtes, voilà[18].

Le recours à l'absurde, voire au ridicule dans les propos du policier interroge non seulement sur l'évolution de la figure de l'officier de police dans la postcolonie camerounaise, son éloignement progressif du rôle social originel de la police, institution de sécurité mais aussi garant de la paix dans la cité. Il interroge aussi sur l'effacement des problématiques sociales auprès des intérêts personnels. Le manque à gagner que Norbert pointe suggère des moyens d'enrichissement peu licites que le policier ne nie pas.

Pourtant, comme le souligne le narrateur, « Il y a toujours ici, sous l'apparence de la banalité faute d'une information matraqueuse comme ailleurs, un drame qui couve, à moins qu'il n'ait déjà éclaté comme un coup de tonnerre dans le ciel serein d'un quartier bien délimité »[19]. En effet, la violence policière ou armée, longtemps conçue par Achille Mbembé comme le moteur par essence de l'état pseudo-démocratique moderne, cache des motifs parfois personnels. Derrière Norbert, le flic corrompu, se cache un père, qui lorsqu'il découvre les abus sexuels dont a été victime sa fille, se transforme en vengeur armé. Il abat l'auteur desdits abus en pleine journée, mettant ainsi en danger ses sources de revenus et son statut de policier. Alors que le narrateur présente le meurtre d'un individu désarmé en pleine journée comme le reflet d'une société qui banalise à l'extrême ce genre d'actes, on pourrait être tenté de voir dans l'acte de Norbert une sorte de rejet de la passivité dont il a toujours fait montre jusqu'ici. On peut y lire le surgissement de l'émoi paternel face à la tragédie familiale, le besoin de restaurer par la violence un semblant de normalité, voire de rappeler que le système dont il est le représentant se doit de protéger les plus faibles.

Dans son analyse des deux romans de Mongo Beti, Mohamed Aït-Aarab suggère que « L'univers fictionnel du roman noir est donc régi par des anti-valeurs : le mensonge, la trahison, le crime, les pires perversions y sont monnaie courante »[20]. Il s'appuie justement sur l'incident analysé plus haut, arguant que la fille de Norbert, celle dont les abus vont nourrir la colère meurtrière de son père, se livre en fait à la prostitution. En reproduisant le même schéma illicite mis en place par son père et s'adonnant à la prostitution, Rébecca s'inscrit dans le paradigme de la dépravation qui sert à souligner la déchéance que l'écrivain camerounais veut mettre en lumière.

---

[18] M. Beti, *Trop de soleil tue l'amour, op. cit.*, p. 115.

[19] M. Beti, *Branle-bas en noir et blanc, op. cit.*, p. 57.

[20] M. Aït-Aarab, *op. cit.*, p. 326.

Nous souhaitons proposer une perspective différente à cette discussion. Il faut voir dans ce meurtre un acte de rébellion, une rébellion déjà présente dans des romans comme *Mission terminée* (1957) ou *Perpétue* (1974). Nous pensons que Mongo Beti, indécrottable défenseur de l'indépendance des peuples, s'est réservé une porte de sortie, face à la désillusion à laquelle il a fait face dans son propre pays. À travers le personnage, c'est l'idée même d'un système qui est amené à s'effondrer de l'intérieur si des changements profonds ne sont pas initiés. On pourrait voir dans cet acte de rébellion paternelle, non seulement un appel à la conscience humaine, mais aussi une mise en garde ; le vœu, peut-être pieux, que la dignité humaine puisse finir par triompher du mal.

Conclusion

Arrivé au terme de cette analyse, il est important de rappeler les axes principaux de notre réflexion. D'une part, le roman *noir,* marqué par les années d'Occupation, influencé par les romans policiers américains et pur produit de l'anarchisme de son fondateur, arbore son émancipation littéraire et culturelle. Dans une démarche à la fois stylistique et politique, le sous-genre du roman policier se veut une remise en question de la dichotomie entre le suspect et le détective, élargissant le crime à des questions sociales plus importantes. L'inclusion du fait divers comme source d'inspiration permet ainsi d'entamer une réflexion plus globale sur la base d'incidents isolés, proposant un genre qui se veut plus inclusif. C'est dans cette perspective d'inclusion, de dénonciation politique, mais aussi d'émancipation d'un carcan qui a défini sa carrière pendant des années (celui du roman classique) que Mongo Beti embrasse le *noir.* Influencé par Chester Himes qui en avait fait une arme de dénonciation du racisme dans son Amérique natale, l'écrivain camerounais y voit un moyen d'exprimer la désillusion et les difficultés qui ont jalonné son retour au Cameroun. Faisant face à un régime brutal et corrompu, réalisant l'immensité des changements nécessaires pour que son pays retrouve sa vraie indépendance, Mongo Beti réenclenche le message de la critique du néo-colonialisme qui a toujours été le sien. Le *noir,* genre qui épouse la violence et l'absurde pour en faire surgir une critique acerbe du pouvoir en place, sied parfaitement à sa démarche. *Trop de soleil tue l'amour* et *Branle-bas en noir et blanc,* bien qu'une autopsie de l'échec du multipartisme en Afrique (comme a pu l'être *Main basse sur le Cameroun* concernant la décolonisation du Cameroun), se veulent un appel à la conscience des Camerounais et des lecteurs à travers le monde francophone. À travers les histoires comme celles de Zam, Eddie, Norbert ou Bébète, c'est aussi celle d'un monde avide de changements ; un monde dont le sentiment de rébellion ne peut être longuement négligé.